

REVIEWS

l'éducation réelle et l'éducation prônée. Cette optique demande un examen plus approfondi et c'est là, sans doute, que devrait se poursuivre l'étude de l'axe femmes/éducation. L'on aurait souhaité que le thème récurrent de la dichotomie théorie/pratique fasse l'objet d'un article de synthèse ou encore qu'il soit placé au centre même de ces études, car il semble en être le cœur. De toutes façons, les auteures ont posé plusieurs jalons qui pourront alimenter des recherches fructueuses.

Institut Simone de Beauvoir
Université Concordia

POT-POURRI

Mair Verthuy

Julia Bettinotti et Jocelyn Gagnon eds. *Que C'est Bête, Ma Belle!*
Soudens-Donzé, Montréal 1983, 143 pp.

C'est par un article d'Anne Richer dans *La Presse* que ce petit livre fut attiré à mon attention. Anne Richer est féministe et loyale; elle exprimait dans sa rubrique l'indignation suscitée en elle par ce qui lui semblait être des attaques contre sa consœur du *Journal de Montréal*, Claire Harting, et reprochait aux intellectuelles leur manque de solidarité féminine.

La curiosité me gagna, je l'achetai et je le lus.

La plaquette porte en sous-titre les mots: études sur la presse féminine au Québec, mais une lecture, même rapide, nous apprend qu'il s'agit d'une certaine presse féminine et d'autre part d'une page pour femmes tirée d'un quotidien montréalais tout ce qu'il a de plus masculin. L'éventail n'est donc ni exhaustif, ni objectif (ce qui n'est pas un mal en soi), ni homogène, quoi qu'en disent les auteurs. Il s'agit — et je cite — de la "roture" de la presse destinée particulièrement aux femmes. Cette "roture", sur une période de neuf mois — septembre '79 en mai '80 —, a été soumise à l'analyse de Bettinotti et de Gagnon. C'est dans l'ensemble de bonne guerre.

Lecteurs et lectrices auraient quand-même souhaité une explication des méthodes utilisées, voire des buts visés. A la page 14, on nous signale que: "A l'origine, nous voulions simplement décrire ces productions reconnues sous le nom de "presse féminine" . . .", mais il n'y a pas de véritable suite à cette phrase et nous ne savons donc pas par quoi ce désir original a été remplacé.

On nous parle de "champs sémantiques" (p.14), on fait un peu appel à la sémiotique, on fait allusion ailleurs à une tentative de cerner un *mood* (?), mais

RECENSIONS

d'exposition claire des outils analytiques adoptés par les auteurs, point, et encore moins d'élaboration d'une position théorique qui aurait été à la racine de leur démarche et qui aurait pu servir donc à nous éclairer. Il en résulte que les analyses semblent tourner court. Mais si, dans l'ensemble, les résultats ne nous apprennent rien que nous ne subodorions déjà, ils auront au moins le mérite de nous fournir des noms et des citations avec lesquels émailler notre conversation. Il n'y a rien là.

Dans l'ensemble, avons nous dit plus haut et il faut bien le souligner. Car, ce qui tranche et qui choque dans le livre, c'est bien le chapitre signalé par Anne Richer et qui s'en prend à Claire Harting.

Les quelques autres chapitres passent en revue, c'est le cas de le dire, des magazines entiers (*Madame, Marie-Eve, Salut Chérie, Femme, Elle et Lui*) qui, en plus d'être défunts, appartenaient pour la plupart, sinon tous, à des entreprises d'hommes, et offraient à l'oeil critique de nos auteurs une cible collective et quasi anonyme (les citations et les articles sont loin d'être toujours attribués à des individu/e/s). Ainsi c'est le magazine qui est rendu responsable du contenu plutôt que ses employé/e/s.

Soudain, dans le chapitre deux, et seulement là, nous sommes confronté/e/s à un nom, à une personne, à Claire Harting. De collective et anonyme, la responsabilité devient individuelle et personnelle, elle passe de l'employeur à l'employée. C'est dire que nous avons ici l'impression d'assister à un règlement de comptes. Le ton de ce chapitre est tout de suite plus mesquin.

Ne citons comme exemple que la façon qu'ont les auteurs de signaler une petite faute d'orthographe qui pourrait aussi bien être celle de l'imprimeur que de Claire Harting. Toujours est-il que dans l'un des textes analysés le mot "chaînon" figure sans accent circonflexe. Plutôt que de rectifier tout simplement, nos auteurs citent l'erreur *cinq fois*, en prenant la peine d'ajouter chaque fois le mot *sic* entre parenthèses. Histoire de nous faire bien comprendre qu'ils sont incapables de lapsus de ce genre?

Mais encore. Eh bien, l'architecture de la page ne varierait pas (en comparaison à quoi?); les conseils domestiques et les recettes de cuisine y joueraient un très grand rôle (plus grand ou moins grand depuis que Claire Harting tient la page?); les champs sémantiques des titres souligneraient la conception traditionnelle de la femme (le travail? la politique? les problèmes?); à l'instar de M. Jourdain, Claire Harting pratiquerait de l'enthymène sans le savoir (!); elle citerait beaucoup de noms illustres pour à la fois "légitimer sa position d'énonciatrice" et "conserver ses distances vis-à-vis d'elle" (et son rôle d'informatrice alors?). Quoi qu'elle fasse, Claire Harting serait fautive.

Enfin, nous pouvons tous et toutes nous livrer à ce jeu-là. Voyons. Si je regarde le livre de Bettinotti et de Gagnon, je constate:

1. que le titre affiche déjà par l'association des mots "belle" et "bête", un grand mépris pour les femmes;
2. que Madame Bettinotti s'est adjoint *un* co-auteur;
3. que la maquette de la couverture a été confiée à un homme;

REVIEWS

4. qu'avant de publier, on a donné le texte à lire à *un* professeur du département d'études littéraires de l'UQAM;
5. qu'en exerçant on cite Augustin;
6. que les noms cités *abondamment* dans le texte et dans les nombreuses et pédantes notes en bas de page sont des noms d'autorités masculines: Barthes, Benveniste, Ducrot, Ribettes, Compagnon, Marcellesi, Cressot, Guirand, Searle.

Comme disent les auteurs dans l'un des reproches qu'ils adressent à Claire Harting, (p. 48), ce doit être le "principe parternant" (sic), le principe d'autorité.

Mais à quoi — *et à qui (cui bono*, comme diraient nos auteurs, qui ne boudent pas les mots savants) — sert ce genre de jeu? J'aurais tort de m'y livrer sérieusement, comme Bettinotti et Gagnon ont eu tort non seulement de s'y livrer mais surtout d'en publier les résultats. Ce livre n'a pas tardé à creuser davantage l'abîme qui sépare déjà, hélas, les "intellectuelles" des femmes "actives" qui oeuvrent sur le tas, contre vents et marées patriarcaux, pour changer la condition de la majorité des femmes; il ne faudrait pas en plus qu'il sème la zizanie chez les "intellectuelles".

Non pas que la presse dite féminine soit sacro-sainte, ni Claire Harting, ni Anne Richer, ni Renée Rowan. Pas plus que ce livre ne soit animé de mauvaises intentions. Mais, d'une part, on compare à ses périls les oranges et les poires et, d'autre part, on ne s'avance sur le terrain glissant de l'analyse "feministe" que bien préparé et muni des outils adéquats. Il faut savoir ce que l'on vise et pourquoi. Ce n'est pas le cas ici, du moins en apparence.

Faute de théorie, faute de perspective historique, faute d'étude contextuelle, faute d'un corpus homogène, les auteurs ont réussi à saboter leur propre travail. Loin de concentrer notre attention sur les dangers réels de la récupération pratiquée par la grande presse, ils ont polarisé les femmes autour d'une journaliste féministe qui est parmi celles qui ont le plus fait pour conscientiser la grande masse des Québécoises, ils ont fourni là des armes à nos vrais adversaires. C'est dangereux, C'est dommage.

A une époque que les média caractérisent déjà de "post-féministe", il nous faut être non seulement plus solidaires que jamais mais aussi plus vigilantes encore, tant il y a et aura d'écueils qui nous attendent.

Espérons que la prochaine analyse livrée par ces auteurs, mieux fondée et mieux exécutée, servira davantage leur cause, la cause des femmes et, partant, celle de la société entière.

C'est maintenant d'ailleurs, rassurons tout de suite Anne Richer*, que les "intellectuelles" rendront les meilleurs services aux mouvements de femmes, en élaborant en conjonction avec ceux-ci les outils théoriques et les connaissances nécessaires au maintien de nos positions, voire à leur amélioration, devant la montée revendicatrice du patriarcat dont les canons depuis quelque temps grondent à l'horizon.

Institut Simone de Beauvoir
Université Concordia

* qu'il faut aussi féliciter de la promptte générosité avec laquelle elle a défendu une "rivale".